



The day
empties
its images

texte
Lucien Raphmaj
images
Anaïs Boudot

L'air nimbé de froid brûlait les poumons de la jeune fille qui fuyait vers les falaises.

Les herbes hautes, d'un vert pâle, comme faites de la respiration des fantômes, lui fouettaient les jambes dans sa course. Un goût amer d'algues mortes lui monta dans le cœur.

Fuir, encore, et plus vite. Ne pas se retourner. Ne pas se retourner. Ne pas voir si les yeux d'étoiles et de feu brillaient déjà à l'orée de la forêt. Courir jusqu'à la mer.

La lande vallonnée se déroulait devant elle, avec sa bruyère comme contaminée par la grisaille de l'atmosphère. Toutes les choses semblaient comme figées dans leur fragilité de cristal terni. Il y a, dans ces collines, de grosses choses noires qui proviennent de loin, d'elle-même peut-être, qui grandissent et vallonnent l'espace. Ce n'est peut-être que cela ces promontoires de peur et d'espoir, ce terrain glissant et cette course éperdue.

*La mer, on la voit enfin, continent opaque et calme.
Pas le temps, la mer est dévorée par la pensée.*

Un bruit sourd se fait entendre derrière elle. D'un mouvement abrupt elle se retourne, sans réfléchir et son corps, dans l'élan, se dérobe sous elle dans une affreuse torsion. Dans le mouvement elle aperçoit une image trouble, une silhouette noire et voilée, moins d'un instant, sur la colline. Un sifflement retentit puis elle sent son corps glisser complètement et tournebouler. C'est comme si les dents des falaises s'ouvraient et se refermaient pour rire de sa chute. Un maelström d'images la happe dans une avalanche. Elle voit encore par éclair des débris de vision avec des débris de conscience : des morceaux de terre, de vitesse, d'écrasement, de frayeur immense. Et déjà c'est le sable.

Du sable. Des bras. Le sable et les cailloux.

Elle se touche le visage du bout des doigts et sent par la poix rouge qui y adhère qu'une de ses arcades sourcilières est fendue et a saigné. Elle sait, elle sait qu'un peu plus et elle perdait un œil, alors elle le referme et regarde les alentours. La falaise est si haute.

Elle lève la tête encore plus. Elle ne voit personne. Il n'y a que le ciel de perle morne et la chaîne de falaises comme les créneaux qui bordent le ciel. La falaise n'est pas d'un blanc kaolin au reflet de cuivre comme dans son souvenir, elle est faite de grandes et sévères strates d'un minerai noir, qui émerge des couches d'argile livide. Tout le paysage lui semble fait de noir et de blanc. Sable et gravier. Des grandes crevasses s'ouvrent de temps à autre mais elle ne trouve pas pour l'instant d'ouverture dans la roche qui lui permettrait d'imaginer pouvoir rapidement remonter. Elle force son œil à voir. Mais c'est son oreille qui la guide. Un bruit, un murmure, pas le vent, non plus, le son cristallin de l'eau.

Elle s'approche des falaises et les longe. C'est un monde fait d'éboulements. Là, la roche s'est effondrée en une forme de robe de pierre, sans corps, sans tête, sans bras ni jambe autre que les moellons et les arêtes brutes de la paroi. Ici l'eau a creusé des sillons déserts, et enfin elle s'approche d'une des grandes falaises recouvertes de noires élégances arachnéennes.

Vus de près, ces grands massifs ressemblent à du varech qui s'échevelle à même la falaise. Mais quelle marée diluvienne aurait pu déposer de tels récifs ? Ou quelle lune aurait pu favoriser cet immense nostoc filandreux et improbable, poussé à la verticale ? Elle aperçoit bien une eau suinter et couler de cette masse – un lichen marin pourri ? – une eau qui vient se perdre entre les rochers et les galets. La rumeur flottante de ce son l'environne et la captive avec un mélange de mélancolie et d'angoisse. Elle cherche à fuir cette masse noire dont la silhouette voilée pourrait mystérieusement surgir.

Derrière l'avancée de la falaise noircie, elle s'engouffre dans un renfoncement formant une petite gorge. Elle progresse dans cette crique entièrement minérale. Le sol se froisse sous ses pas.

En se rapprochant du bord de l'escarpement, tout en bas de la couche sédimentaire elle voit sourdre un filet d'eau blanche et limpide pourtant. Son regard se porte un peu plus loin, un peu plus haut dans la gorge. Partout de minuscules cascades s'épanouissent à partir de la roche même et s'éploient en douces et grâciles cascades de dizaines de centimètres. C'est un concert de voix cristallines qui se donnent à entendre. De petites voix d'oubli et de beauté qui chantent sans cesse. Toute la déclivité des faces pierreuses brille et résonne de ce phénomène hypnotisant. Elle reste un temps à observer et écouter. Elle gravit à quatre pattes la pente pour observer une autre source et percer le secret de ce jaillissement.

Comme si les falaises contenaient la mer, qu'elles alimentaient en permanence.

Elle essaye de détacher un rocher, mais tout fait bloc. L'eau continue de l'intérieur à s'épancher. Alors elle redescend et continue vers le fond de la gorge bercée d'ombres par un balcon de mousse qui surplombe les dernières parcelles de plage et la dérobe au jour. Le minerai qui compose cette partie est là d'origine plus profonde, magmatique, d'un noir riche composant des milliers de petits miroirs glacés, veinés d'étoiles de neige sur son fonds d'encre animée, miroir figé où un brouillard de ténèbres serait prisonnier et en coalescence.

IV

De la main elle touche la pierre froide, et quelque chose comme une onde se répand instinctivement dans toute la matière nébuleuse et hyaline de la paroi sous la falaise. Comme hypnotisée, elle fait un pas à travers la roche métamorphosée en un liquide plein d'obscurités. Elle fait un pas dans l'espace noir, puis un autre. Elle est dans une grotte immense, où elle peut voir qu'une grande étendue d'eau occupe la plupart de l'espace. La pensée de ce suif liquide où se dissoudre l'apaise avec le son doux de cette pluie intérieure, où elle s'abolit avec toutes ses mauvaises pensées, ses peurs et ses remords.

La nuit se fait, la nuit est là, calme dissolution des pensées du jour, avec la grise lumière de l'absence.

Elle s'avance en passant près du lac nocturne qui occupe l'espace. Près de l'eau, comme fascinée, elle ne voit aucun reflet. Rien. Elle passe une main au-dessus de l'étendue lacustre, mais pas une ombre ne se dessine. L'eau semble profonde, sans le lent enfoncement des plages ordinaires. Elle plonge alors sa main dans l'eau et elle disparaît. Elle bouge les doigts mais rien n'est visible. Il n'y a que son bras comme coupé au niveau du poignet, avec une main aveugle qui se meut dans l'eau noire du lac. Elle retire sa main et s'appuie sur le rebord du lac, et, mue par un désir mêlé d'excitation et de panique, plonge la tête entière dans le lac souterrain. D'abord les yeux fermés, un silence l'enveloppe et pénètre comme tout son être. Elle sent qu'elle pourrait continuer à vivre ainsi, sans respirer dans un silence liquide, à peine agité de quelques gonflements sonores, des calmes échos de la pluie qui tombe régulièrement des stalactites. Puis elle ouvre les yeux. Elle observe la nuit sans fond qui s'offre à elle puis ressort la tête de l'eau. Elle respire lentement en regardant tout ce qui l'entoure. Peut-être ce séjour dans les abysses a-t-il aiguisé son regard, car elle distingue maintenant une source diffuse de lumière un peu plus loin en bordure du lac.

Une sortie de souris. Mais une sortie. Ce ne sont que deux minces petites percées qui dans cette grotte paraissaient être tellement plus.

Elle approche son visage des trous qui se trouvent à sa hauteur. Son visage pénètre la roche, les trous de lumière se fondent sur ses yeux et son corps se mélange aux falaises de songes, à la mer de ténèbres, à la pluie, à la brume, à toutes les mélodies de l'eau, du jour et de la nuit. Devenue visage de pierre, corps creux habité d'un lac sans lumière, vision anorganique. Son regard est désormais hanté par un lac impavide de haute montagne dont les sapins sont lentement envahis par une brume laiteuse, d'une brume comme descendue des neiges élevées et invisibles de celle qu'on n'aperçoit pas. Cette beauté calme la trouble au lieu de la rassurer. Elle sent quelque chose répondre en elle à cet autre paysage. Un souvenir ? Cet autre lac, cet autre temps. Une tristesse. Le calme énorme de ce paysage lui serre le cœur de toute la poigne de l'absence, du manque. De quoi ? De qui ?

Je me brise avec cette brume qui n'affleure pas encore jusqu'à l'eau et que retient la masse compacte des conifères. Je me glisse dans l'ovale noir et bien dessiné de la courbe du lac. Ce lac est l'œil noir qui regarde mon ciel vide.

Elle n'est plus là. Il n'y a rien. Seul le vide. Elle bat des cils pour empêcher les larmes de couler. L'image tremble et se trouble, s'obscurcit par degré jusqu'à ce qu'elle retrouve une vision claire, désormais déplacée inexplicablement sous le dais des branches sombres. La brume comme illuminée fait ressortir les troncs et des ramures nues. Quel hiver s'est abattu ici ? Le monde ne guérit pas. Les crosses des fougères se déroulent, légèrement agitées d'une brise insensible. Sa vision s'absorbe dans ces plantes primordiales, blanches de cire qui lui coule des yeux, pâles encore de tristesse et qui dans la claire découpe des choses lui semblent presque des plantes lunaires, ou effectivement venues d'un autre monde. Elle baisse les yeux, à la base des arbres où –

*Tenir le jour
Tenir encore*

Il faut partir. Une pulsion la pousse à nouveau à vouloir courir. Nouveau battement de cils, nouvelle vision.

Elle suit le serpent de brume qui lui dessine un chemin. Elle n'avance pas vraiment. Elle affleure la substance des images. Elle se déplace et flotte dans ce décor comme sous pression, à de grandes profondeurs. Oui, tout se compresse en des instants, des paysages.

Je me noie sans faire de signe de détresse.

Ombres de paupières, nouveaux paysages : elle approche d'autres détails, des fleurs, des ramures, des choses qui ne disent pas leur nom et qui sont autant d'instantanés de fragilité. Puis la rumeur de l'eau l'atteint à nouveau comme un appel dissimulé à sa lente dissolution. Elle devait aller plus vite, plus vite encore.

Elle brusque tout ce qui l'entoure et arrive là où la lumière se change en un spectre plus gris. Elle se trouve à la fin de la forêt, avec les fourrés, les buissons plus bas qui dégagent la vue sur les collines. Les bruyères poussent et quelques coupes d'arbres, restes laissés par les forestiers, reliefs d'un espace à nouveau hanté par l'homme. Plus loin, la brume se confond avec les fumées des habitations. Mais sur la colline quelque chose retient son attention. Elle force son regard pour observer ce point noir. Elle sent une pulsation déséquilibrer son cœur. Elle reconnaît cette silhouette qui court sur la lande grise et vallonnée. Sa propre silhouette. S'approcher pour lui éviter de – Envain, elle sent qu'elle n'arrivera pas à la rattraper. L'herbe la fouette à nouveau, l'eau lui semble avoir détrempe la terre et la retenir dans un marais sans fin. Elle se voit se retourner. Elle lit la peur dans son propre regard, elle sent sur elle tomber un voile noir qui vient se poser sur elle avec une paix sans nom. Elle sourit avec une compassion, car elle sait bien que cela sera bientôt terminé. Elle la voit se tordre en deux et tomber en bas de la falaise. Elle s'avance jusqu'au bord de celle-ci : la mer a tout effacé. Comme en surimpression la plage et la mer se superposent. Elle ferme alors les yeux et tombe une dernière fois.



2014

NORDARTISTES fonds documentaire d'art contemporain